

Dimanche 8 janvier 2006

1 Corinthiens 1,26-31

Sophie Reymond

Ce texte nous invite à quelque examen intérieur, en vue de trouver les motifs d'un juste orgueil, celui qui consiste à nous enorgueillir *dans le Seigneur*, à quoi conduit notre condition d'appelé. En même temps, il nous donne la méthode et le critère d'un tel examen, la pédagogie même de Dieu impliquant une conversion, un véritable retournement des valeurs.

Paul démontre une pédagogie divine en partant de la situation concrète des gens à qui il s'adresse : *il n'y a parmi vous ni beaucoup de sages aux yeux des hommes, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de gens de bonne famille*. Il y a donc dans la communauté chrétienne, sociologiquement pourrait-on dire, *aux yeux des hommes*, des sages et des non sages, des puissants et des faibles, des gens de bonne famille et de modeste extraction. Diversité de la famille chrétienne réunie par un même appel sans frontières sociales, économiques ou politiques, élue sans élitisme, mais dont on peut dire que, *aux yeux des hommes* toujours, elle était composée majoritairement de non sages, de faibles, de pauvres. Ce qui est toujours le cas.

À partir de là, il n'y a qu'un pas, que d'aucuns auront franchi, pour considérer que le Christianisme est une religion d'esclaves, les chrétiens des crétiens, et la foi quelque chose d'utile, de l'ordre de la compensation de quelque faiblesse ainsi rachetée à peu de frais, conduisant de surcroît à la résignation face à des conditions de vie difficiles. Une telle perception utilitariste conduit d'ailleurs à se demander ce que viendraient y chercher les sages, les puissants et les gens de bonne famille qui s'y trouvent néanmoins ; ils doivent s'y être quelque peu, ou plutôt beaucoup, égarés... Ou bien y seraient-ils pour instrumentaliser à leur propre profit cette religion d'esclaves... Tout ceci n'est pas sérieux.

Nous voilà donc face à « une communauté faite de 'riens', illustration éloquentes de la *via salutis* que Dieu a choisie ». Redisons en premier lieu, encore et toujours, que *la foi ne se cherche pas, mais que c'est elle qui atteint l'être humain* : le croyant est tel parce qu'il a *reçu l'appel de Dieu*, qu'il a été trouvé par Lui.

La richesse pas plus que la pauvreté, l'intelligence pas plus que l'indigence spirituelle, la hauteur pas plus que la bassesse du statut social, ne conditionnent ni n'ont prise sur la gratuité d'un appel qui s'origine en Dieu. C'est là une évidence, pour le croyant tout au moins, mais si première et fondamentale qu'on n'aura de cesse de l'approfondir comme le seul motif légitime d'orgueil, mais un orgueil *en creux*.

À perdre de vue cette notion de gratuité et de don à la source de toute existence et dignité, l'on retombe inévitablement sous la coupe de ces critères mondains si faciles à employer pour juger de la dignité des personnes, les traiter différemment selon qu'ils sont riches ou pauvres, économiquement, socialement ... Quand cela ne conduit pas le croyant à justifier et défendre sa propre foi.

Mais il faut aller plus loin que cet appel général adressé à chacun, en préciser le

mode concret, un mode qui relève d'un choix de Dieu. *Dieu a choisi*, désigné, montré le chemin qui mène à lui : ce qui est fou, faible et méprisé, voilà le lieu concret de sa révélation dans le monde, son mode de « recrutement » au service de tous, vérifiable en quelque sorte dans la composition sociologique de la communauté chrétienne. Ce choix pédagogique de Dieu n'est pas une négation des critères du monde, il en est même le contraire exact : sa prise en compte radicale. Le monde dit : cela est fou, faible, vil et méprisé ; Dieu dit : en effet, mais justement... Oui, mais justement... C'est bien ce que le monde définit comme fou, faible et misérable que Dieu choisit comme moyen, mais non comme fin, de sa révélation. Pauvre dans le monde, pauvre également au regard de Dieu.

La « confusion » consiste en ce choix paradoxal et délibéré du Dieu Tout-puissant de la pauvreté en vue de la délivrance : « *Vous connaissez en effet la générosité de notre Seigneur Jésus Christ qui, pour vous, de riche qu'il était, s'est fait pauvre, pour vous enrichir de sa pauvreté* » (2 Cor 8, 9). Un choix de Dieu qui se propose à nous non comme une soumission aux critères du monde, mais au contraire un acte de générosité, une liberté spirituelle, une libération, jusqu'à la militance active.

Il y aurait cependant méprise à élever la pauvreté matérielle, économique... au rang de valeur justifiant la dignité humaine, ce qui ne ferait que reprendre le chemin, de manière inversée, d'une soumission aux critères du monde. La pauvreté/faiblesse, comme la richesse/force, peut être aliénante (notamment par une éventuelle position qu'on dirait actuellement 'victimaire'). Au final, « ce qui n'est pas, Dieu l'a choisi pour réduire à rien ce qui est (richesse et pauvreté, puissants et faibles...) ».

À ses yeux, nous ne sommes rien, parce que nous ne sommes pas quelque chose, mais quelqu'un'un, et à ce titre, en ce Choix de Dieu qu'est le Christ, tout. Rien ne peut être objet de prétention, de glorification humaine (c'est la Croix), tandis que tout éprouve notre pauvreté, car c'est de Dieu et en raison de son amour, que nous recevons notre être. C'est pourquoi le Christ, l'Envoyé de Dieu, est sagesse, sanctification, délivrance. En lui se révèle concrètement cette justice de Dieu qui justifie toute existence, en vue de son salut, de sa propre liberté face aux forces aliénantes du monde quelles qu'elles soient.

Le choix de l'humilité, de l'abaissement, c'est par excellence celui de l'Incarnation, pleinement et concrètement figurée, en ce temps de Noël, par la naissance de l'Enfant, la naissance dans la pauvreté et la précarité. Et c'est aussi en pleine liberté que, durant sa vie entière comprise comme reliée à son Père - telle est sa "pauvreté" essentielle - , le Christ s'en sera dessaisi en faveur du monde (cf Ph 2) ; non pour le laisser à lui-même, mais pour le prendre en charge, l'orienter et le (re) présenter devant le Père de qui tout vient et vers qui tout va.

Et parce que le Christ n'a pas seulement prêché en paroles mais aussi en actes, nous sommes invités à regarder à notre propre vie et à la manière dont nous la définissons, considérons notre être même, non seulement en sa source, mais en ses effets concrets. Notre façon de vivre notre vie, nos actes, nos comportements, relèvent-ils de ce même choix spirituel de l'humilité et de l'abaissement, et un choix ancré dans ce consentement, cette liberté envers les êtres et les choses qui vient de cette conscience, éprouvée par la vie elle-même, que tout appartient à Dieu et prend sens en lui ?

Et pour ce faire, n'avons-nous pas à user envers nous-mêmes de cette même pédagogie divine en nous demandant ce que seraient, pour ce qui nous concerne en propre, nos lieux concrets de pauvreté, de faiblesse, de mépris et en les considérant comme ce terreau où agit la grâce de Dieu ? En nous demandant aussi quels seraient les lieux de notre puissance, de notre richesse selon le monde comme autant d'occasions d'éprouver notre liberté intérieure (à la façon de Paul en Ph 3) ?

